This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

38514
23.155

38514
23.155

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

THE GIFT OF

FRANCIS PEABODY MAGOUN, JR.

CLASS OF 1916

OF CAMBRIDGE

UN POÈTE INCONNU

De la Société de François VILLON

LE GRANT GARDE DERRIÈRE

POÈME DU XVe SIÈCLE

Publié avec Introduction, Glose et Index

SUIVI D'UNE BALLADE INÉDITE

DE

François VILLON

A SA DAME

Par W.-G.-C. BIJVANCK

PARIS
HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE
9, QUAI VOLTAIRE, 9

1891

AUX AMIS DE VILLON

Pour jouer franc jeu, commençons par donner toutes les raisons qui s'opposent à notre hypothèse.

Au premier coup d'œil et en ne regardant que la forme du *Grant garde derrière*, on se trouve à une grande distance de Paris, je veux dire, du Paris de Villon. La strophe de sept vers, qui forme la structure matérielle de notre poème n'avait déjà plus de cours à cette époque (1). On l'avait laissée à l'école bourguignonne qui en avait fait sa propriété et qui employait le septain pour en bâtir ces lourdes machines de haute rhétorique et de plate moralité, qui faisaient les délices du public de Michaut et de Pierre Chastellain. En vérité ceux-ci étaient de bons ouvriers, mais qui, à force de vouloir bien faire se trouvaient essoufflés après leur sixième vers. Donc, ils finissaient leur strophe par une sentence quelconque, un proverbe ou autre banalité, qui rimait richement. C'était leur manière

(1) Charles d'Orléans l'a employée dans sa *Réponse à Fredet*. Poésies, éd. d'Héricault, I, p. 181, ss.

à eux d'avoir de l'esprit. Alors comme aujourd'hui la recherche de la pointe littéraire ou poétique était la note des gens à courte haleine.

Notre poète inconnu n'est pas exempt de ces défauts. Il a des trouvailles de rimes finales pour ses septains, comme: *lourdois* et *lourds doigts*, qui donnent le frisson à toute personne bien sentante. Et il en a d'autres encore, des défauts, communs à ces gens du Nord, buveurs de *godale*, qui en cherchant la crudité dans l'expression de leurs sentiments, ne rencontrent souvent que la grossièreté de l'obscénité. Puis il a de ces plaquages de termes de droit civil, qui sentent leur provincialisme et leur cuistrerie d'une lieue à la ronde, etc. — Mais ceci suffira, je pense.

Villon, lui-même, dans sa complète indépendance d'esprit et de cœur, s'est permis, à côté de ses autres mauvaises actions, de commettre de bien méchantes pièces de poésie. En effet, pour soutirer de belles étrennes à quelque bon chanoine où à un curé, qui avait l'émotion

facile, il était capable de tout, même d'horribles vers comme ceux-ci :

Hommes faillis, despourvus de raison
Desnaturés et hors de cognoissance.

Mais il ne les aurait pas laissé passer chez un disciple ou un camarade.

Aussi je n'ai nulle raison de croire que le poète inconnu du *Grant garde derrière* appartenait à l'entourage immédiat de Villon. Loin de là; je me le figure comme étant arrivé des états du duc de Bourgogne — peut-être de Bois-le-duc, — à Paris, pour y étudier à l'Université ou pour se préparer à quelque profession; car sans être Parisien de ton, son poème est bien de Paris par le sujet et la localité. Ainsi Molinet et avec lui probablement d'autres grands hommes de ces provinces du Nord avaient passé une partie de leur jeunesse dans la « grand'ville. »

C'était certainement dans ces circonstances que se trouvait notre poète. Timide et fier, croyant à l'avenir que la conscience de ses

talents lui promettait, il se sentait dépaysé au milieu de la société qui s'offrait à ses yeux. Sa foi naïve, sa gaucherie innée ne lui permettaient pas de se débrouiller parmi les liens qu'il avait noués dès son arrivée à Paris. Une femme le tenait et le retenait, une de ces bourgeoises, telles que nous les connaissons par les *XV Joyes du Mariage*, épouse d'un bon bourgeois, toujours appelé pour faire le guet et protéger sa chère cité; comme nous dirions garde national et ce qui s'ensuit par vocation. Elle était une de ces bonnes âmes, qui s'intéressent surtout aux jeunes, aux novices, aux *nouveaux descendus* dans Paris. Elle savait par cœur les petits manèges, les deux ou trois mensonges par lesquels on accapare les cœurs qui ne demandent qu'à se donner. Elle réglait ses faveurs et se formait une petite cour de soupirants, dont aucun n'avait le droit de se croire le préféré. Elle jouissait de sa vanité satisfaite en voyant ses esclaves venir et revenir.

Notre poète, lui, tout en ayant la perspicacité de deviner ces artifices, s'obstinait dans sa vo-

lonté de conquérir un cœur qui se dérobait. Avec cette arrière-pensée de sensualité qui n'exclut point le sentimentalisme chez ses compatriotes, il s'efforçait de remporter la récompense matérielle de toutes ses peines et de tous ses labeurs.

En vain.

Il ne lui restait d'autre ressource que de se moquer dans son for intérieur de son opiniâtreté de sentiments et de retourner chez sa maîtresse, toujours déçu, toujours espérant.

Entre temps, il feuilletait le grand bréviaire des amoureux, *le Roman de la Rose*, ou se consolait en parcourant *l'Ospital d'Amours*. Dans l'un il trouvait la description savante, précise, de la perversité des femmes; dans l'autre, plus rapproché de son temps, il reconnaissait ses propres traits, ses lubies amoureuses à lui. Et il était aussi loin de guérir de sa blessure que jamais.

Quelle impression dut-il recevoir lorsque l'œuvre de Villon, le *Grand Testament* surtout, lui tomba entre les mains? Il en ressentit le choc jusqu'au plus profond de son âme.

L'histoire littéraire du xve siècle est si peu connue, que de prime abord nous sommes inclinés à regarder l'apparition du *Grand Testament* au milieu de la société de l'époque, comme un fait isolé sans précédent et sans contre-coup. En d'autres termes, nous considérons ce poème comme l'éclosion spontanée d'un franc-génie, sans racines et sans conséquences visibles. Bien certainement, ce point de vue est faux. Même en restant strictement dans notre sujet et en limitant nos recherches à la partie de l'œuvre qui concerne l'amour et les femmes, nous apercevrons facilement les traces qu'elle a laissées dans la littérature contemporaine. *Le Songe de la Pucelle*, qui n'est qu'une amplification de quelques huitains du *Grand Testament* consacrés aux *folles amours*, est là pour attester cette influence. Ce poème, que l'auteur du *Grant garde derrière* a dû connaître, est aussi un des produits de l'école bourguignonne. Et voilà retrouvé un des fils conducteurs qui relient le petit ouvrage de l'inconnu à l'œuvre de Villon.

C'est bien peu, dira-t-on, et j'en suis volontiers d'accord. Aussi existe-t-il d'autres poèmes comme le *Testament de l'amant trespassé de deuil*, qui pourraient servir de preuve s'il en fût besoin, mais j'ai hâte d'arriver au point capital. Toutes ces connexions littéraires fondées sur la communauté de phrases et de mots ne forment que le *caput mortuum* de l'histoire. Il est une influence d'âme à âme, qui, tout en se manifestant par des sympathies aussi bien que par des oppositions du cœur au cœur, de l'esprit à l'esprit, surpasse de loin la filiation extérieure de la forme poétique. Le *Grand Testament* de Villon était un ferment jeté dans le courant spirituel de la société. Il ébranlait et désorientait les timides, qui avaient été nourris d'abstractions morales, par son accent personnel, hardiment faux et cruellement triste mais personnel avant tout. Il faisait parler et crier les choses, qui jusque-là étaient restées enchâssées dans de grandes machines de rhétorique, branlant leur tête inerte d'un mouvement de somnolence perpétuelle. Et cette ballade de Margot,

que l'on a tant reprochée au poète, qu'est-elle donc si ce n'est la transformation géniale de la *sotte chanson* du Moyen âge, rendue vivante et remplie de réalité, autant que le genre le comportait, éclairée aussi par un reflet morne du désespoir, qui est l'absence de l'idéal.

Une fois entendue, cette voix vous laissait autre qu'on était auparavant.

Notre poète inconnu l'a sentie.

La honte des relations de Margot avec son amant infâme était pour quelque chose dans le lien qui l'attachait à sa maîtresse : il retournait toujours chez elle, quoiqu'il se doutât du rôle qu'on lui faisait jouer. Certes, on ne pouvait pas s'exprimer sur le compte de la dame comme le faisait un rondeau célèbre à propos d'une dévergondée :

Vous n'estes pas femme de bien
De faire ainsi de la coquarde.
Au lundi prenez un pour garde,
L'autre au mardi pour l'entretien;
L'un a un jour, l'autre le sien.

Elle prenait bien soin, la coquette, de ne

pas s'afficher publiquement; mais elle devait avoir un *arrière-garde*, un amant secret, qui entrait par quelque porte dérobée; voilà l'explication de cette froideur apparente, qui ne permettait aux autres soupirants que des jeux innocents. Cette presque certitude d'une infamie cachée dans la vie de celle qu'il poursuivait de son amour, exaspérait et confondait notre poète inconnu. Un jour, excité par l'exemple de Villon, il voulut, lui aussi, crier sa propre honte et celle de sa maîtresse à la face du monde, et bravement il jeta ce titre sur le papier : *Le grant garde derrière*. Or, ce coup-là porté, il se sent comme retenu par un pouvoir invisible. Il ne sait que préluder en badinant et en se moquant de son infériorité apparente à l'égard des petits fats de la ville, sans trouver une entrée en matière. Puis brusquement il entame son sujet par la sentence, qui ouvre le quatrième septain ;

Bien perd sa peine, qui se mêle d'aimer;

Mais il se reprend ; en vrai analyste, il s'inté-

resse plus au jeu des passions diverses, qui agitent son propre cœur, qu'à l'état d'âme plus ou moins fictif de sa maîtresse. Il note avec fidélité le cercle de sensations qu'il a éprouvées ; il ne veut rien cacher, ni son manque d'entregent, ni sa lâcheté. Seulement il ne souffre point que les autres le raillent. S'il soupçonne que la dame s'est permise une réflexion sur sa gaucherie, ah, comme alors sa férocité native prend le dessus ! Est-ce qu'elle trouve que j'ai trop peu l'usage du monde, se dit-il ; certes je voudrais que je fusse assez mondain pour louer devant elle avec un goût sûr les modes du jour ; mais la brute en moi, *le gueux,* suffira, je pense, quand un jour il la tiendra à part pendant une heure dans un lieu secret :

> L'on cognoistra et bien légèrement
> Qu'il ouvrera assez mondainement.

Et son orgueil lui monte vers la tête ; gare à l'impertinent qui se mêlera de lui contester sa place auprès de sa maîtresse ; son imagination s'envole vers les hauteurs du ciel et y plane

comme un noble fauçon qui méprise la vile engeance des oiseaux de proie inférieurs.

« Quand un autour son gibier a marché,
Ce n'est raison qu'un busard le lui tolle;
Arrière escoufle, depuis que l'autour vole.

Jolie fierté vraiment, elle tombe à plat devant un geste de l'adorée; pour rentrer dans sa faveur, il fait l'humble et veut croire ce qu'elle lui dit. Sa méfiance pourtant n'en est pas morte; seulement il la renferme au fin fond de son cœur, et là sa rage éclate froidement, avec un bruit mat qui décèle son impuissance. Le mot, qui tremblait au bout de sa plume dès le début de son poème, il le prononce enfin. Le secret de cette femme est le rustre inavoué qui a su la prendre par les sens, son *grant garde derrière*. Et ceci est dit plutôt en dérision du sexe tendre, qu'avec haine envers le rival ignoble.

Il n'est pas doux pour celui-ci, au contraire; il lui souhaite une mort terrible, mais comique en même temps, le sort du limaçon des vignes,

écrasé entre les mains d'un vigneron qui sait apprécier les bons vins.

Pour une fin exemplaire du parasite, qui gâte les belles amours, en voilà une.

Cette vengeance assouvie, en idée, le poète reprend sa sérénité, il redevient bon enfant et il se tire d'affaire en fermant son poème par un épilogue aussi vague et déconcertant que son prélude l'a été. Ceci est d'un artiste à la fois et d'un fin compère, qui se connaissait trop bien pour vouloir se livrer en entier à ses lecteurs.

Etrange poème, assurément bien digne d'être connu ne fût-ce que pour l'analyse pénétrante, qui met à nu d'une manière fort imprévue l'état des esprits au milieu du xve siècle. Ce qu'il nous présente est du Villon bourgeois, à fond ironique plutôt que cruel et optimiste plutôt que pessimiste; c'est-à-dire qu'il y a des parties dans le poète inconnu, qui, à première vue, semblent plus grandes que ce qu'on trouve dans Villon. Et cependant celui-ci garde sa supériorité par le serré dans le dessin et la morsure de ses coups de dent.

Il me semble aussi, qu'après avoir parcouru le poème de l'inconnu, je comprenne mieux l'âcreté des termes dont se sert Villon à l'égard de sa dame. Car tout en nous prenant pour confidents de ses amours, le grand poète ne se donne pas la peine de nous faire un tableau exact de l'intérieur, où il était reçu,

Et promené de l'huis au poêle,

accueilli d'après les circonstances avec froideur ou chaleur, comme nous dirions. Villon demande que nous l'entendions à demi-mot, comme ses contemporains l'ont certainement entendu, eux, qui se rendaient bien compte du type de bourgeoise-damoiselle que le poète évoquait. Le *Grant garde derrière* nous montre cette maison où le poète pauvre est choyé à la fois et tenu à distance, non pas avec des couleurs aussi vives que nous aurions souhaité, mais pourtant bien plus distinctement que Villon ne l'a fait. Et de cette manière, les sentiments qui animaient le poète envers *sa chère rose,* ses soupçons, ses reproches trouvent leur explication.

Ceci prouve une fois de plus combien intimes sont les relations entre le *Grand Testament* et le *Grant garde derrière*.

Il nous resterait encore à mettre ce dernier poème en regard des *XV Joies du Mariage* pour faire revivre en entier devant nos yeux la bourgeoise de l'époque ; mais alors notre préface risquerait de devenir démesurément longue en comparaison du livre.

Deux mots pour finir sur la provenance du texte, que nous présentons aux amis de Villon. Il est tiré du manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, coté sous l'ancien numéro 316, Belles Lettres Françaises, actuellement n° 3523. C'est le même recueil d'œuvres diverses d'*Alain Chartier*, de *Michaut*, de *Pierre Chastellain*, de *Nesson*, où le bibliophile Jacob a trouvé la version originale, suivant lui, des *deux Testaments* de Villon, qu'il a publiée en 1866 (1).

(1) L'indication exacte du contenu du ms. n° 3523 est dans le catalogue imprimé des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal. Nous y ajouterons seule-

Le *Grant garde derrière* n'a jamais été imprimé, autant que je sache; et je ne l'ai rencontré nulle part sauf dans le manuscrit cité, qui donne heureusement un texte fort pur. Je n'y ai rien changé en dehors de l'orthographe que j'ai modifiée légèrement.

Quant au nom de l'auteur du *Grant garde derrière*, je dois communiquer une supposition qui n'a qu'une base fort légère. Le dernier septain du poème, où le poète refuse expressément de se nommer, donne en acrostiche *Debosco*, ce qui serait peut-être *Dubois*, soit un nom patronymique, soit une désignation de localité. Ce nom de Dubois jusqu'ici reste en l'air, il se peut que nous le devons au hasard.

Je dois avouer pourtant qu'au premier abord cet assemblage de lettres me causa une peur assez vive, parce que je me rappelais, que *Guil-*

---

ment ceci, que la signature de *Maciot*, qui est au dernier feuillet du livre, se rencontre aussi sur un recueil analogue de poésies du xve siècle, conservé à la Bibliothèque du Vatican. Voir *Notices et Extraits*. Tome xxxiii, 2e partie. p. 241.

laume Cretin, poète renommé du temps de Charles VIII et de Louis XII, de son vrai nom s'appelait *Dubois.* Quoique l'œuvre de ce rhétoricien, de cette rhétorique en chair et en os, plutôt en os, soit moins mauvaise que la réputation qu'il a gardée auprès de ceux qui ne l'ont pas lue, — et bienheureux ceux-là, — cependant mettre le petit poème de l'inconnu sous l'étiquette d'un nom exécré, que dis-je, d'un nom ridicule, cela ne me plaisait guère. Heureusement ma frayeur n'était pas fondée. Après mûr examen je puis certifier que ni dans la facture des vers, ni dans l'emploi des mots (j'en donnerai un exemple dans la table qui est jointe à cette édition), il n'y a aucune communauté entre le Dubois supposé du *Grant garde derrière* et le *Dubois* dont était fait Cretin. Donc hardiment mettons notre petit poème sous la protection du grand nom de Villon. *In hoc signo... et reliqua* comme disait le poète que nous aimons.

W.-G.-C. Bijvanck.

Villa Allegra.
Hilversum.
Hollande.

LE GRANT GARDE DERRIÈRE

LE GRANT GARDE DERRIÈRE

1. Par une entrée telle quelle de morisque
De personnages sur habis compétens
Allégez-moy, ou quelque note frisque,
Ou haut-le-bois, ainsi que je l'entens.
Un petit jars danse selon le temps,
Qui se tricote au stile de la court;
J'en suis ouvrier, mais je tourne trop court.

2. Et, sur mon ame, si danse je aussi bien, —
Dea j'entens bien, ainsi comme il me semble, —
Que tel ou telle qui s'en vante; — combien
Que je ne sçay saillir les piez ensemble.
A quoy tient il que tout le cueur me tremble,
Quant il me fault danser les quatre pas ?
A quoy tient il ? car je ne les sçay pas.

Glose. — La vision de danse que le poète évoque devant son esprit pour chasser sa mélancolie, le replonge plus avant dans sa rêverie triste, parce qu'elle lui rappelle ses insuccès de danseur lors de son arrivée dans la grand'ville.

Ms. 1. 1 pou.

Notes. 1. Fringuer et danser haut-le-bois
Tiretarricot je m'en vois
Et faire cent mille fredaines.
Confession et testament de l'amant trespassé de deuil.

2. Ils ne demandent que les festes
Pour aller aux noces dancer,
Faire les voultes et sauter,
Afin qu'on die : C'est-il, c'est mon,
Par la mort bieu, il danse bien !
Monologue du Puits.

Glose. — Où suis-je, où vais-je?
Allons boire, ou plutôt suivons les étudiants qui ont congé de chercher leur maigre pitance chez les bourgeois charitables. Mais il s'agit bien de cela! L'amour est une chose amère.
Fuyons-le!

3. Dea je me tors; qu'esse que je disoie?
Remettez m'y, j'ai perdu mon propos.
Que disoit-on? qu'esse que je songeoie?
Ou est-il bon? esse à cruches ou à pots?
Ou pour asseoir dea! magister campos,
Donnez congé à vos estudians
De leur pourveoir, car ils sont mendians?

4. Bien pert sa peine, qui se mesle d'amer;
Fricassé soit en langue d'une truye
Qui amera. — C'est une droite mer,
Tout y est doux, comme la belle suye.
Et quel remède! — Quel remède? — Qu'on fuye.
Il me semble qu'autre remède n'a.
Maudit soit cil, qui premier m'y mena.

Ms. 3. 5. mgr.

Notes. 3. C'est le fait des estudians
De tous bons morceaux sont frians;
Si leur faut de tout essayer,
Mais ils ne veulent rien payer.
Damerval.
Item, aux Frères mendians,
De grasses soupes jacobines
Et flans leur fais oblacion;
Et puis après....
Villon.

4. Si allez voir en Taillevent
Ou chapitre de fricassure.
Villon.

5. Par le sang bieu, si ai-je fait devoir
Et scay-je bien le plus qu'on pourroit faire:
Tousjours en crainte et en grant de savoir
Par quel moyen je pusse mieux complaire.
Mais rien n'y vaut, c'est toujours à refaire,
Ennuit en grâce et demain reculé,
Vela comment le gueux est baculé.

6. Quant on me fait un peu de bel accueil,
C'est assavoir que je suis bienvenu, —
A mon retour je vous baise le seuil
De la maison, car j'y suis bien tenu.
Mais c'est sans feuille, bec à bec, nu à nu!
S'il fait crotté, j'en rapporte une moue,
Dieu sache quelle; — toute pleine de boue.

Glose. — J'en ai été de la bataille, on n'y gagne rien, on n'y avance pas, c'est toujours à recommencer. Et pourtant j'y étais de cœur et d'âme. En retour d'un bienveillant regard, j'ai baisé jusqu'au seuil que la dame passait; même s'il y avait de la boue, comme il fait si souvent dans ce maudit Paris.

Ms° 6. 6. Si.

Notes. 5. Me voulez vous ainsi tenir
Hors et ens toujours en balance?
Au fort, puisque suis en la danse,
Bon gré maugré, m'y faut fournir,
Et n'y scay de quel pié saillir,
Je recule, puis je m'avance.

Charles d'Orléans.

6. A toute heure qu'il fait grans boues.

Dameival.

7. Laisser la faut, sì hardi qu'on la frotte.
Quant elle chet, je la mets en reliques
Soigneusement, — car c'est la sainte crotte
Qui fait miracles sur les paralitiques.
Je m'en rapporte à ma dame de Cliques,
Qui l'entend bien, ainsi comme l'en dit.
Elle viendra, se dieu plaist, au lendit.

Glose. — Et j'ai gardé la crotte que je rapportais, comme une relique ; elle surexcitait mon amour. J'ai fait bien d'autres folies et je ne les regrette pas ; seulement je suis bien pauvre, mes souliers s'usent et je crains les moqueries des gens.

8. Je ne me plains que des souliers que j'use,
Dont il me faut avoir plus dru que paille ;
Des froides nuits, ne du temps que je muse
A marmouser ! — ne me chaut d'une maille.
Je ne feroye aussi bien rien qui vaille,
Et si espere une fois recompense,
S'il plaist à Dieu, mais je crains la despense.

Ms. 8. 7. Si.

Notes. 7. Il n'est huy bruit que de tel gent
Pour tirer et abatre argent.

Damerval. Des porteurs de pardons et de reliques.

8. Afin qu'ils n'usent leurs soliers
Ils ne hobent de leurs maisons.

Damerval.

Se j'y perds temps, seullet à moy
Et non autre en est deu le blasme.

Rondeau xve siècle.

9. Mais savez-vous, — quant on m'a bien tensé,
Ou qu'on me tient les termes de danger
Et j'ay un peu sur mon fardel pensé,
Il m'est advis qu'on me veuille estranger.
Car femmes sont si prestes à changer,
Que le cochet du clocher Nostre Dame
Ne change pas si souvent par mon âme.

10. Que fait le fol? — ah, il faut qu'on le sache :
Quant il se voit un petit rabattu,
Il pique barre — pleurant comme une vache
Plus fondement que qui l'aroit battu.
Se qui que soit lui demande : qu'as-tu?
Ne qui te meut à ainsi lermoyer ?
Il respondra : mon cousin mourust hier.

Glose. — Tout cela n'est rien; mais, savez-vous quand doux accueil de la part de ma dame fait place à dureté et que j'ai cru comprendre, après y avoir pensé qu'elle me veut rebuter, — oh alors je fonds en larmes, je m'envais en courant comme un fou et je ne sais plus ce que je dis aux gens que je rencontre.

Notes. 9. C'est folie d'y faire mes affuts,
Car peu de chose voulentiers les estrange;
Donc qui les suit est aveugle et confus,
Quand vont toutes et si souvent au change.

Ballade xve siècle.

10. Ou lac de larmes tres parfond
Mon povre cueur se noye et fond,
La le deffont
Désespoir et mérencolie.

Vaillant.

Glose. — De sommeil il n'en est pas question. Pourtant il faut bien aller se coucher. Mon lit est une botte de paille dans une écurie; là je me tiens la nuit, tout près des chevaux, moi-même, une pauvre bête harassée par ses pensées. Dès le matin, après une toilette des plus expéditives, je vole vers la maison de la belle; et, si elle me sourit, je suis gai comme un pinson et brave comme un paladin.

11. En ce pensert en ce terrible soin
Coucher me faut, pour faire la manière,
Non pas en lit! — sur du feurre ou du foin
Près des chevaux, tout plat sur la litière,
Et là me tiens la belle nuit entière
A tout le bast, poure beste esgarée,
Comme un cheval à chasseur de marée.

12. Quant il est jour, il ne me faut qu'escourre;
Vez me là prest comme un beau chandelier,
Et par ma foy, je ne cesse de courre
Jusques je soye dont je me partis hier;
Et se l'en veut un peu me festier,
Je passe tout pour un outre-volant,
Car tout du moins je cuide estre un Rolant.

Ms. 11. 6. A tout le bas.

Notes. 11. Et quand souvent au resveillier
J'ay fait des chasteaux un millier
En Espagne ou ailleurs sans doute, —
Qui saroit que une heure me couste
Bien se devroit esmerveiller:
Des quatre nuits les trois veillier,
Et la quatrième sommeillier.

Rondeau xve siècle.

12. Gens d'un courage trop vaillant
Aussi hardis comme un Rolant.

Damerval.

13. Lors n'ay je membre, dont je ne m'esvertue,
Je suis tant aise que je ne scay que faire :
Je ris, je danse, je saute, je me tue,
Je fais des tours ce jour plus de cent paire.
Or est le bon ! car j'en cuide mieux plaire,
Et m'en contente à mon povre lourdois;
Car c'est bien fait, au moins pour si lourds doigts.

14. Et s'il advient par un cas de meschief
Que surviengne qui que soit qui mieux plaise,
Bien recueilli ! — vez me là derechief
Tout abattu ! — Dieu sait que je suis aise.
Se qui que soit ne vient qui me rapaise,
Heure n'attens, ne terme ne respit,
Je broue au large et m'en vois par despit.

Glose. — Je fais de mon mieux pour me rendre agréable. Est-ce que je réussis à plaire ? Eh, je donne ce que j'ai, qu'on n'en demande pas davantage. Courts instants de bonheur, un autre visiteur vient, je me trouve placé au second rang, et humilié, je file, par dépit.

Notes. 13. En lourdois pour vous vouloir plaire
Cuidant le mieux du monde faire,
Il semble que vous ay coursée.

Rondeau xve siècle.

14. Je me courrouce, je m'appaise
Et en parlant, faut que me taise,
Je me plains, je ris, je souspire,
Je ne me puis veoir à mon aise.

Rondeau xve siècle.

Glose. — Je me rends ridicule, je le sais bien; elle se moque de moi derrière mon dos; du haut de sa grandeur elle excusera la brusquerie de mon départ par mon ignorance des usages du monde. Ah laissez-moi être homme du monde au milieu de la compagnie pour pouvoir parler de modes, et souffrez que je sois gueux avec vous dans une chambre bien close; alors vous ne vous plaindriez pas de mon manque de manières.

15. Mais qu'a elle à faire, ce dis-je en m'en allant,
De mes despits? Par Dieu, pas d'un festu.
S'on lui demande: qui est il ce galant,
Qui est ainsi sur le mince vestu?
Hélas, dit-elle: — Il est un peu testu,
Pardonnez luy, s'il est ainsi soudain,
Il tient à ce, qu'il est trop peu mondain.

16. Se mondain fusse, comme il appartenist
Pour blasonner chaperons et atours,
Et que le gueux une heure à part tenist
Celle qui tant luy fait faire des tours,
S'il y avait ou chambres ou destours,
L'en cognoistroit et bien legièrement
Qu'il ouvreroit assez mondainement.

Ms. 15. 1. se.

Notes. 16. Ha, povre perdu, que fais tu?
Combien que sois de noir vestu,
Rien ne te vaut:
A ta dame, par Dieu, n'en chaut
Pas d'un bouton ne d'un festu.
Vaillant.

17. Quelque povre homme que je soye,
Se ma dame tenir povoye
Entre mes bras dedans un lit,
J'abandonne qu'on me pendist
Se bientost sa grâce n'avoye.
Rondeau xve siècle.

17. Quant j'ay fumé environ un quart d'heure,
Je m'en vois veoir se tout s'en est allé,
Et se celuy qui si fort me ceurt seure,
A point depuis advisé le pelé;
Se je l'y treuve encores attelé,
Je le maudis pour toute la semaine,
De male rage et de fièvre quartaine.

18. Car je voudroye par le sang que Dieu fist
Qu'il fust pendu ou ars ou escorché,
Combien vrayement qu'onques ne me meffist,
Mais mal me fait qui ceurt sur mon marché.
Quant un autour son gibier a marché,
Ce n'est raison qu'un buisart le luy tolle :
Arrière escoufle, depuis que l'autour vole.

Glose. — Mon impatience me fait remonter chez la belle après quelques minutes, pour voir si le visiteur s'en est allé déjà. Quand je le retrouve encore là, je le maudis quoique je ne le connaisse guère. Je n'aime pas qu'un autre se mette en travers de mon chemin. La vile engeance n'a que voir là où un homme de ma valeur (ne riez pas, pour Dieu) est occupé.

Ms. 17. 5. luy. — 18. 2. Qui.

Notes. 17. Quand je voy quelqu'un qui vous baise
Ou qui avecques vous devise,
Pensez ma dame que tant prise,
Se je suis à l'eure bien aise.

Rondeau xve siècle.

18. Mais votre oisel, qui bon vol a
Pourtant ne l'aura davantage :
Se ne m'en croyez, vela gage ! —

Rondeau xve siècle.

Glose. — Mais quand il est parti, ah, comme je reprends mes bonnes habitudes de l'entretenir et de faire l'aimable. Elle me parle et me parle; je ne distingue pas trop le sens de ses paroles; il se peut qu'au fond elle se moque de moi. Mais qu'est-ce que cela me fait; je suis heureux, en paix avec tout le monde, jusqu'au moment ou de nouveaux visiteurs viennent interrompre ma félicité.

19. S'il est parti, et qu'on ne puisse mieux,
Lors suis je en jeu, lors revien je en office,
Et Dieu sache se je suis gracieux,
Car il n'est rien que pour elle ne feisse.
Elle dit rage, mais je suis si novice
Que je n'ay pas le sens de concevoir,
S'elle me ment ou s'elle me dit voir.

20. Lors suis je en bruit, — lors ay je l'audience,
Lors ay tout bien, — lors suis je en paradis,
Lors est en paix toute ma conscience;
Pleust ores à Dieu, qu'ainsi feusse toudis!
Et tout soudain arrive plus de dix,
Que d'uns et d'autres, qu'il faut entretenir;
Mal ait celuy qui les y fait venir!

Notes. 19. Bien scay qu'elle a grand appetit,
A l'un parle, à l'autre sourit,
Puis ça, puis là, fait les doux yeux,
Mais c'est pour bien, car après eux
El m'entretient et me souffit.

Rondeau xve siècle.

20. Vous les voudriez tous affollés
De vous, puisqu'il faut que le die.

Rondeau xve siècle.

21. Maudits soient-ils, je ne les aime point,
Pleust ores a Dieu, qu'ils fussent tous pendus,
Tant viennent-ils maintenant mal à point :
Par leur venue sont mes fais suspendus.
Au fort ce sont tous nouveaux descendus.
Mais tant pis vaut. — Savez qu'il en sera?
L'un de ces dix, le bont me baillera.

22. Et la raison y est bien apparente,
Car femmes aiment toujours nouvelleté.
Changer souvent, c'est leur cens, c'est leur rente;
Pardonnez-leur, c'est leur propriété,
Se nom de femme est bien interprété.
Ne les prisez, — mais qu'il ne leur ennuit, —
Ne qu'on feroit la glace d'une nuit.

Glose. — Je les déteste, ce sont des arrivés d'hier, je vois dejà parmi eux le rival qui me supplantera. Les femmes aiment la nouveauté; c'est là le vrai sens de l'énigme qu'elles nous présentent.

Ms. 22. 5. Ce.

Notes. 21. Servez-la bien et doucement
Et un venu nouvellement
En aura pour vous le salaire.
Or maudit soit il qui en ment
Qu'on doit servir bien loyaument.

Vaillant.

22. Estable n'est ne que la glace
D'une nuit qui tost rompt et passe.

Rondeau xve siècle.

23. Partir me faut, ma chance ne ceurt plus,
A ce cop est rabattu mon caquet ;
Je quitteroye pour bien pou le surplus :
Le bruit aront Jehan, Thomas et Jacquet.
Lors je m'en pars plus enflé qu'un tiquet ;
Garde n'avez de m'y veoir retourné,...
Se je ne suis de nouvel adjourné.

Glose. — Adieu tout espoir de parvenir à mon but ; je laisse ma chance aux autres ; je ne retournerai plus chez ma dame, plus jamais, à moins que je ne sois rappelé. Oh, alors plus d'excuse qui vaille, j'y cours, et de joie je chante comme les oiseaux au buisson.

24. Mais oudit cas je ne quier point d'essoine,
Car je reviens au premier mandement,
Personnellement, — c'est une plaisant peine,
D'estre adjourné ainsi joyeusement.
Ce bien m'en prent : — je vis plus plaisamment
Que les oiseaux qui chantent au buisson ;
Pardonnez-moy, car vela ma façon.

Ms. 24. 5. Se.

Notes. 23. Pour tout le monde n'eusse creu
Ce que visiblement ay veu,
Mais je voy qu'à vous autretant
Est un Breton comme un Normand.
Rondeau xve siècle.

Plus enflée qu'un venimeux scarbot.
Villon.

24. Impossible est que je m'en passe,
Car espoir vers vous si m'achasse
En disant que j'auray secours.
Rondeau xve siècle.

25. Qui m'entretient ou me met au devant
Mes fumeries et meschantes manières,
Que j'ay tenues et faites par avant,
Car elles semblent un petit par trop fières...
Et supposé, qu'il n'en chaille de guères ! —
Si me dit elle et jure par sa foy,
Qu'en France n'a qu'elle aime mieux que moy.

26. Je suis bien aise, ce mot bien me suffist;
Et posé ores, qu'on sache qu'elle mente,
Si prens je en gré et en fais mon profit,
Et m'applaudis et ris et me contente;
C'est jeu de tables, — je me tiens à l'attente,
En espérant gagner le jeu, combien
Que de cent jeux n'en vient pas un à bien.

Glose. — A dire vrai je suis un peu penaud de ma bouderie de tout à l'heure, et je ne saurais que répondre à qui me reprochât ma colère puérile. Mais elle semble avoir tout oublié, elle me flatte, elle me cajole, et de nouveau je fais mon profit de l'occasion qui s'offre. Est-ce que le jeu de l'amour en vaut la peine ? Eh, mon Dieu, il y a le plaisir de jouer qui n'est pas à dédaigner.

Ms. 25. 5. qui.

Notes. 25. Povre cueur de tous poins esperdu,
Tu es trahi et faussement vendu,
Ne connois tu qu'on ne veut nullement
Fors te feindre un entretenement,
Et tu demeures par le bec là pendu !
Rondeau xve siècle.

26. Ma dame me rit et me signe,
Elle me dorlote et me pigne.
Y pense elle en mal ou en bien?
Rondeau xve siècle

Vous n'y perdrez seulement que l'attente.
Villon.

27. Ce povre mot me fait plus goguelu
Et plus cresté que poire de Chiot,
Pleust ores à Dieu, pour démarrer velu,
Qu'on me souffrist tenir lance Guiot, —
Conclusion : Sire, Michaut piot, —
Se ce ne fust qu'on y met la deffense.
Je ne dis mot, — mais je say que je pense.

28. On ne peut pas estre tousjours ensemble,
Quant temps en est, il se faut départir ;
Non à mon vueil,— mais lorsque bon luy semble.
Qu'en advient-il ? — Quoy ? — Le povre martir
Baise verroux et gaches au partir,
Comme se fust quelque bel sanctuaire ;
Il feist bien mieux, mais qu'on le laissa faire.

Glose. — Comme ces bonnes paroles me rendent fou d'orgueil et de plaisir ! Je voudrais bien lui prouver mon amour de la façon la plus évidente, mais elle se tient sur ses gardes, elle ne me permet pas d'aller trop loin ; à mon départ je dois me contenter de baiser le verrou de sa porte. C'est tout et ce n'est pas assez.

Ms. 27. 6. Ce. — 28. 6. ce.

Notes. 27. Se j'ay assez attendu,
Et la lance au poing le viens dire,
Vous me ferez enrager d'ire
Se vostre corps n'est estendu.

Rondeau xve siècle.

28. Aller toucher les clicquettes
Des huis de leur dame aveuglettes
Et baiser seulement l'enseigne.

Confession de l'amant trespassé de deuil.

29. Mais semble il point, qu'une si forte ouvriere,
Qui est si propre et si cointe et si belle,
Ait retenu pour un garde derriere
L'un d'entre nous pour coucher avec elle
Et pour savoir s'elle est malle ou femelle :
Et oui par Dieu le plus propre à la jouste,
Qui huy gerra lez elle coste à coste.

30. Ne peut chaloir s'il est un peu folatre
Ou outrageux à grans et à menus,
Mais qu'il en face largement contre quatre,
Car aujour d'uy ce sont les mieux venus ;
Et si sont ceux qui font les cops cornus,
Housseurs à tache, sans raison sans aguet :
Boutez avant, mon mari est au guet.

Glose. — Je ne crois pas à sa pudeur ; elle est trop belle pour être chaste. Elle doit avoir ses heures d'abandon. Un de nous, mais qui donc ? possède son corps. Sûrement un brutal, un grossier, un fort ouvrier qui contente ses désirs immodérés, à l'heure où le mari est absent pendant la nuit.

Ms. 30. 4. se.

Notes. 29. Quelque chose derrière
Convient toujours garder.

Charles d'Orléans.

30. Les desloyaux ont la saison
Et des bons nulluy n'en tient compte.

Rondeau xve siècle.

Mais à trestout considérer
Povres housseurs ont assez peine.

Jardin de Plaisance.

Glose. — Ce n'est pas la jalousie qui me fait dire ceci, croyez-le bien; ce n'est qu'une supposition de ma part. Mais ce soupçon est horrible, voyez-vous! Je lui souhaite la malemort à ce goujat qui s'est glissé entre mes amours et moi.

Voilà mon cœur soulagé — sur le papier. Je n'y vois pas plus clair à présent, et je reste confondu, livré aux regards du monde. Ceci ressemble à une *olla podrida*, où il y a de tout, félicité, désespoir, honte, fierté, lumière, ténèbres.

31. On pourroit dire que j'en seroye jaloux,
Non suis vraiment, mais j'y ai souspeçon
Et le souhaite devant deux ou trois loups
Fort affamés pour en veoir la façon,
Voire ou qu'il feust devenu limaçon
Entre les mains de quelque vigneron,
Le mieux buvant qui soit cy environ.

32. Et par mon ame, quant j'ay par tout pensé
Et que j'ay dit, escrit et fatrouillé
Ce qui en est, au moins ce que j'en scay,
Il n'est pas aise qui se tient embrouillé;
J'ay tout mon fait couvert d'un sac mouillé,
De relevée de brebis, doux et aigre,
Puis blanc, puis noir; puis du gras, puis du maigre.

Ms. 32. 5. *fait*, conjecture pour *sac*, que le ms. donne.

Notes. 31. Car de vray tous bons tastevins
Qui tant frians sont de bons vins,
Plons, gourmands, que scay-je moy,
Un tas d'ivrognes comme toy
Leur en doivent scavoir mau gré.

Damerval.

32. Ceux qui veulent narrer ce compte,
Si se ceuvrent d'un sac mouillé.

Songe de la Pucelle.

33. Quant est de moy, j'en dis ce que je veux,
Vous en croirez ce que voudrez aussi,
S'il n'est ainsi, si vous cheent les cheveux,
Je ne m'en donne guères autre soucy ;
Une autre fois si revendra par cy,
Qu'on en dira peut estre plus avant :
Matières sourdent, ce dit on, en bavant.

34. Prenez en gré, qui lisez en ce livre,
En excusant quelque pou ma folie ;
Quant je le feis, par ma foy, j'estoye ivre,
J'avoye au moins la teste un peu jolie.
Et d'autre part fol est qui ne folie,
Pour moy le feis, ce sachent toute gent,
Car qui soit vray, je n'ai dame n'argent.

Glose. — Mais, en vérité et tout bien considéré, je n'y vois pas de si grand mal, à cette confusion ; chacun pourra y prendre ce qui lui agrée ; et peut-être, si on y a pris plaisir, que je continuerai mon petit poème. Au fait, retrouverai-je l'état d'esprit qui me l'a inspiré ! Car j'étais un peu fou lorsque je le faisais et je ne l'ai fait que pour mon propre plaisir, lecteur bienveillant.

Ms. 33. 5. ce. — 33. 7. se.

Notes. 33. Pensez vous point que j'ay la langue adextre
Pour vostre bruit et renommé decroistre?
Si ay pardieu et scay lire et escrire
De vostre fait qui est aise a paroistre.

Rondeau xve siècle.

34. Bonnes gens, j'ay perdu ma dame,
Qui la trouvera, sur mon ame,
Combien qu'elle soit belle et bonne,
De très bon ceur je la luy donne.

Vaillant.

Glose. — Mon nom? — Vous êtes bien curieux, vous l'apprendrez lorsqu'il sera illustre. Que les *fats*, les railleurs ridicules de la société donnent un titre à mon poème, qui n'est pas si mal fait après tout, je me résigne à cela. En attendant, que dites-vous de celui que j'ai trouvé moi-même?

35. De me nommer qui l'ay fait? nenni non;
Espoir sera cy après veu ailleurs,
Bien peut estre qu'il ara quelque nom.
Or le nommez, bahouars et railleurs, —
Supposé ores qu'il en soit de meilleurs,
Communément bien lève sa matière,
On le baptise : *le Grant garde derrière.*

Et ho.

Notes. 34, 35.

Je Pierre Chastellain me nomme
. . . . . .
Prens en gré, Michault Taillevent.

Le contre passetemps P. Chastellain

Mais de son nom est force qu'il se taise.

Rondeau xve siècle.

BALLADE DE FRANÇOIS VILLON

A SA DAME

UNE BALLADE INÉDITE DE FRANÇOIS VILLON

A SA DAME

L'œuvre de Villon, telle que nous la possédons, est si compacte et si bien caractérisée, qu'on se décidera difficilement à y admettre de l'inédit. Toutefois chacun sera d'accord sur ce point, qu'il peut exister des ballades ou des rondeaux, qui n'ont pas été recueillis dans le corps de ses poésies. Moi-même j'eus le bonheur, il y a quelques années, de trouver deux ballades, qu'il était impossible de récuser, parce qu'elles portaient sa signature en acrostiche dans leur envoi. L'authenticité était absolue; quant à la valeur de la petite découverte, même à un point de vue simplement biographique, elle était bien mince. Pour Villon rien n'était changé, il y avait seulement deux mauvaises poésies de plus.

On jugera plus favorablement de la ballade

présente, que je voudrais bien inscrire sous le nom du poète.

Il est vrai, qu'elle fait plutôt l'effet d'une improvisation, que d'une œuvre d'art sérieuse et que la rime y est souvent faible, mais d'autre part quelques vers décèlent bien la griffe du maître. Et ce caractère même d'improvisation accroît l'intérêt du poème, parce que dès lors on se sent plus près de l'impression immédiate de la réalité.

En revanche l'authenticité de cette ballade-ci n'est pas incontestable comme celle des deux autres. Elle ne porte pas d'acrostiche, c'est-à-dire qu'elle n'a pas de signe extérieur qui lève tous les doutes. Cependant si l'on exigeait absolument cette marque de fabrique avant de vouloir reconnaître la main du poète, on risquerait de s'interdire toute trouvaille ultérieure ; et la valeur de la ballade, qui est publiée ici pour la première fois, consiste justement en ceci, qu'elle nous ouvre la porte sur une partie ignorée jusqu'à présent de l'œuvre de Villon.

Il s'agit donc de bien établir les preuves, qui nous la font regarder comme étant de lui. Je crois les pouvoir donner avec une évidence qui va jusqu'à la presque certitude, mais je ne les donnerai pas ici, parce qu'elles demandent un développement, que ne comportent ni le cadre ni le caractère de cette petite brochure un peu fantaisiste; je les publierai dans le courant de cette année avec les autres poésies qui doivent être restituées à Villon, dans la *Romania*, où M. Gaston Paris avec son obligeance parfaite envers les chercheurs, veut bien accueillir mon travail.

Ici je veux simplement indiquer la provenance de la ballade dont il est question à présent. Elle se trouve au milieu d'une copie de différentes ballades de Villon qui existe dans le manuscrit français de la Bibliothèque nationale, coté sous le numéro 1719. La place qu'elle y occupe, f° 160 v°, entre le *Débat du cueur et du corps de Villon* et *les Contredicts de Franc Gontier* d'une part, *le Problème de Fortune* et la *Requeste au Parlement* de l'autre aurait

déjà plus que suffi pour la faire attribuer à Villon dans un temps où l'abbé Prompsault lui donnait la *Ballade des povres housseurs* parce qu'il l'avait trouvée dans un recueil à la suite des ballades authentiques du poète. Ajoutons que pour la ballade *à sa dame* qui, dans le manuscrit, est la seule étrangère parmi toutes les pièces de Villon, une erreur quelconque de foliation est exclue par le fait qu'au même feuillet, où elle est inscrite, il existe une partie des autres. Reste la possibilité que l'original, dont le scribe du manuscrit 1719 a pris copie, avait, par mégarde, recueilli notre ballade parmi celles qui sont bien du poète. Heureusement il y a des preuves, tout à fait indépendantes et en dehors de la série des ballades telle que nous la présente le manuscrit 1719, qui démontrent jusqu'à l'évidence l'inanité de cette objection si on voulait l'élever; et ce sont ces mêmes preuves, qui établiront aussi l'existence d'autres poésies inédites de Villon, que je me propose de donner ailleurs.

La ballade elle-même n'offre point de diffi-

cultés à l'interprétation ; je remarquerai seulement que la maladie du poète dont il est question, me semble plutôt se rapporter à un coup de disgrâce, dont il aurait été l'objet, ou à une menace d'emprisonnement qu'à une indisposition passagère. Cette supposition explique le ton ironique que l'auteur prend envers sa dame et donne aussi le sens de l'expression *aller à l'estrade*, qui doit signifier : se montrer en public entouré de la considération sur laquelle on a droit ou quelque chose d'approchant.

Sur ce, je souhaite à celui qui lira la ballade du poète que nous aimons, une partie du plaisir que m'a causé la première rencontre de cette poésie oubliée ; il passera, j'en suis sûr, quelques instants bien agréables.

BALLADE

—

Je vy le temps que aimé j'estoye,
Maintenant il semble autrement;
Mais c'est le monde qui mondoye,
Je l'aperçoy évidemment.
5. Quant je feus sain, non pas granment
J'avoye d'eure en autre ambassade,
Mais je congnois certainement
Qu'on m'aime mieux sain que malade.

Fortune fait bien perdre joye
10. A ceux à qui tant rudement
Son fils aisné, Malheur, envoye
De les travaillier largement.
Mais Dieu merci, prochainement
J'espoire d'aller à l'estrade;
15. Et m'en souvendra longuement
Qu'on m'aime mieux sain que malade.

Ms. 5. quant je suis sain. — 8. Qui m'ayme.

Sur ma foy jamais ne jugeoye,
Que dames feissent tellement:
Pour si pou de mal que j'avoye
20. M'abandonner totalement!
C'est souvenir petitement
Et monstrer son courage fade
Non pas aimer loyalement.
On m'aime mieux sain que malade.

ENVOY.

25. Rossignol du bois, promptement
Allez porter ceste ballade,
Dictes que je sçay bien comment
On m'aime mieux sain que malade.

Ms. 23. Non pas aime loyaument.

INDEX

(Les chiffres se rapportent aux strophes et aux vers des strophes du *Grant Garde derrière.*)

Adjourné XXIII. 7. XXIV. 4. v. *droit* (termes de). Il vaut d'ailleurs la peine d'observer qu'au XVe siècle le mot *adjournement* était entré dans le langage de l'amour avec le sens spécial d'appel et d'excitation. Ch. d'Orléans, éd. d'Héricault, II, p. 171.

Les adjournements
Que font, vers vieulx et [jeunes gens,
Amours et la saison nou- [velle.

Eloy Damerval : Livre de la Deablerie.

Satan : *Tous beaux adjour- [nemens sans verge*
C'est à dire tout macrelage
Sortist de ma teste vollage.

Adviser le pelé XVII. 4. S'enfuir. v. *Jargon.*

Aguet (*sans*) XXX. 6. Sans précaution, opposé à *d'aguet*, avec prudence.

Ars XVIII. 2.

Asseoir III. 5. v. *campos.*

Attente XXVI. 5. v. Ch. d'Orléans, II, 224.

N'auray je que d'espoir [butin,
L'attente des desconfortez.

Comp. Ch. d'O. I, 62 et l'expression proverbiale : quitter le jeu et l'attente.

Audience XX. 1. v. *droit* (termes de).

Autour XVIII. 5. Il est à observer que cette mention d'un oiseau de proie implique une arrière

pensée de sensualité, comme dans le Lay de l'Esprevier, la Ballade de Villon pour Ambroise de Loré, et le rondeau CXXXVIII de Ch. d'Orléans, II, p. 156.

Bacculer v. 7. v. Cotgrave *baccoler* to play at titter totter; as children who sitting upon both ends of a long pole supported only in the midst lift one another up and down.

Les autres significations de *bacculer* ne conviennent pas ici. *Bacculer* dans le sens de *basculer* que lui donnent Cotgrave et le Grant Garde-derrière revient autre part XVe siècle. v. la ballade d'ung gaudisseur amant qui se mocque de sa dame dans la Chasse et le départ d'amours, d'O. de St Gelais, passage que je ne citerai pas pour de bonnes raisons.

Bahouars XXXV. 4. Je n'ai rencontré nulle part ce mot. Apparemment ce n'est autre chose que le mot *huart* = *huet*, niais et railleur en même temps, avec l'élement prothétique *ba*. Ménot dans ses Sermons (la partie française de la citation est donnée par Godefroy, v. *huart*) dit : « Nonne est magnus abusus velle facere de uno milvo falconem? Certe ita *de ung huard ung esprevier.* » Le dicton démontre qu'il y avait dans la désignation *huart* une nuance de mépris. Comp. *escoufle* et *buisart*.

Barre X. 3. piquer b., s'enfuir.

Bast XI. 6. Coucher atout le b. comp. la ballade du ms. de Stockholm, n° 53.

Les vielz routiers sont mis [au bas,
Et coucheront atout le [bas.

Baver XXXIII. 7. Causer.

Blasonner XVI. 2.

Bont XXI. 7. Bailler le b. planter là.

Brouer XIV. 7. v. *large* et *jargon*.

Bruit XX. 1. Estre en b., avoir renom, être glorieux.

Buisart XVIII. 6. Comme *huart*, v. *bahouart*, *buisart*, a les deux sens d'une espèce d'oiseau de proie et d'un niais. Cotgrave signale v° *bruthier* (équivalent de *buisart*) le dicton populaire: *Jamais tu ne feras d'un bruthier un espervier*. Cretin, qui n'est pas aussi fort que l'auteur du Grant Garde derrière sur les termes de fauconnerie, quoiqu'il les eût pu employer avec avantage dans le Débat des deux dames sur la venerie et la fauconnerie, a f° CXVIII de l'éd. Gal. de Pré la combinaison spécieuse : *ce musart aigle buzart*.

Campos III. 5. Asseoir *magister* c. locution unique jusqu'à présent. Les expressions *avoir*, *donner*, *prendre campos*, sont bien connues; *campos*, dans ce sens, est le congé donné aux écoliers, ou pris par eux. Cotgrave donne encore: *il a prins campos*: he is run away. Je voudrais interpréter *magister campos*, comme la personnification de la liberté de vagabonder parmi les rues, que les étudians prennent sous le pretexte d'aller chercher des provisions. La combinaison avec *asseoir*, établir, n'est nullement claire ; c'est peut-être la faute de l'auteur du Garde-derrière qui ne maniait pas encore le jargon d'une main bien sûre. v. *démarrer*.

Caquet XXIII. 2. Rabattre le c.

Cens XXII. 3. Cens et rente.

Chandelier XII. 2. Prest comme un beau ch.

Chiot XXVII. 2. Poire de Ch., apparemment pourvue d'une belle crête.

Clicques VII. 5. Madame de C., la patronne des filles de bonne volonté, des cliquepatins. Le bruit de leurs patins éveillait les sens des paralysés mêmes.

Un temps fut que au son [du patin

Entendoye de loing leur [latin

Testament d'un amant.

Il y a peut-être aussi une allusion dans le passage à la crotte, qui s'attachait aux cottes des filles les jours des grandes boues. Damerval en parle dans son livre de la Deablerie, de ses fourrures de quatre doigts de crotte :

Voire et ne leur coustent [pas maille.

On trouvera aussi des exemples dans les sermons du temps et même dans les rondeaux.

Cochet IX. 6. C. du clochier Nostre-Dame.

Cointe XXIX. 2.

Communément XXXV. 6. ordinairement.

Competens I. 2. C. habis; compétent qui était un terme ecclésiastique et juridique faisait aussi partie du langage courant du XVe siècle, comp. une ballade attribuée à Ch. d'Orléans, I, 115.

Repeu je suis de compe- [tent viande.

Contre XXX. 3. C. quatre, à l'égal de quatre.

Cornus XXX. 5. Cops cornus.

Ch. d'Orléans, II, 100 :

N'en parlons plus
Des tours cornus.

Crotte VII. 3. La sainte crotte. L'auteur du

Grand Garde derrière se moque ici des abus que commettaient les porteurs de reliques. Les exemples abondent. Damerval en donne un bien curieux : de la sainte paille. *La boue qu'il faut laisser, si hardi qu'on l'a frotte* fait allusion au dicton populaire sur la crotte de Paris.

Cruches III. 4. Estre à cruches ou à pots.

Danger IX. 2. Tenir termes de d. Il ne faut pas prendre ce mot *danger* dans le sens précis que lui donne le Roman de la Rose; il ne signifie pas ici le mari jaloux ou un autre Argus qui garde la femme. On reliait si intimement *Danger* et *Refus* entre eux au XVe siècle, que l'expression de l'auteur du Garde derrière veut simplement dire que sa maîtresse est dans une humeur à lui refuser ses faveurs. Comp. Ch. d'O. II. 61, *monstrer un dangier*.

Danses. Hault le bois.

Morisque.

Démarrer XXVII. 3. d. velu. Ce que l'auteur veut dire est aussi clair que l'explication des mots est difficile. On disait *desmarrer le bac*, d'une femme qui s'offrait (avec allusion à *bas*) p. e.

Car vostre bac est toujours [desmarré
A tout passant fust il de [Pampelune.

ms. fr. 1719, f° 177.

L'auteur a probablement confondu *demarrer* avec *marrer*, *marrer la vigne*.

La vigne à mon entende- [ment
Se veult marrer commu- [nement
D'ung bon demi pied de [parfont.

Destour XVI. 5. Lieu écarté.

Droit. Termes de droit :
Adjournement
Audience
Essoine.
Mandement.
Embrouillé XXXII. 6.
Ennuit V. 6.
Entrée. I. 1. E de morisque. Ch. d'Orléans, II, 216.
Quant beaulté fait de mo-
[*risque l'entrée.*
Entretenir XXVI. 1. E. ou mettre au devant.
Escoufle XVIII, 7. Sorte de milan ; je crois que comme pour *huart*, *buisart* et *bruthier*, ce mot implique l'idée d'un sot ou d'un rustre.
Escourre XII, 1.
Essoine XXIV. 1. Excuse. V. *droit*.
Estudians III. 6.
Fait XXI. 4. (XXXII. 5.)
Fardel IX. 3.
Fatrouillé XXXII. 2.
Folier XXXIV. 5.
Fondement, X. 4. On trouve aussi : *effundément*.
Frisque I. 3.
Gache XXVIII. 5. V. Colgrave : gasche.
Garde-derrière XXIX. 3, XXXV. 7. voir l'explication de ce mot dans l'Introduction.
Goguelu XXVII. 1.
Grant V. 3. En crainte et en grant.
Gré XXVI. 3, XXXIV. 1. Prendre en gré.
Gueux V. 5, XVI. 3. Pour ce dernier passage le Monologue des Perruques est à comparer. Œuvres de Coquillart. éd. d'Héricault, II, 273.
Et puis le gueux a quelque
[*branche*
Pour monstrer le chemin
[*de Raims.*
Guiot XXVII. 4. V. *lance*.
Hault-le-Bois I. 4, V. la note sur ce passage et *danse*.
Housseurs XXX. 6. h. à tache, équivoque sur le housseur qu'on retrouve dans la *Ballade des povres housseurs*.

Jargon v. Adviser le pelé
Brouer au large
Gueux
Velu.
Jars I. 5. Le mâle de l'oie, dans ce passage-ci un fat.
Jeu XIX. 2. Estre en jeu.
Jeu de tables XXVI. 5.
Jolie XXXIV. 4. La teste jolie : folâtre.
Lance Guiot XXVII. 4. Tenir l. G. comp. l'expression *bottines Gautier*, usitée au XVe siècle, quand on parlait de la femme. On ajoutait le nom propre, c'était plus décent et plus drôle.
Large XIV. 9. Brouer au l., prendre la clef des champs. v. *jargon*.
Lendit VII. 7. Elle viendra au l. dicton populaire.
Lever XXXV. 6. Lever bien la matière.
Lourdois XXI. 6. A mon l.
Mandement XXIV. 2. v. *droit*.
Manière XI. 2. Faire la m.
Marché XVIII. 4. Courir sur le m. de q. q.
Marcher XVIII. 5. M. le gibier.
Marée XI. 6. Cheval à chasseur de m., indiquant par là sa condition misérable; non pas que les chasseurs de marée, le gens qui apportaient le poisson en ville, étaient si pauvres, mais parce qu'ils étaient grossiers et maltraitaient leurs bêtes. L'expression *chasseur de marée* donnait aussi lieu à une équivoque parce que déjà au XVe siècle *poisson* et *poisson d'avril* avaient le sens qu'ils ont encore.
Marmouser VIII. 4. Muser à m. *broyer sa moutarde*, comme on disait au XVe siècle.
Mettre au devant XXV. 1.
Michault XXVII. 5. Sire m. piot, comp. *lance Guiot*, et v. les œuvres de Co-

quillard passim. *piot* est probablement un autre forme de *pion*, dans le sens de buveur, l'assoiffé.

Mince xv. 4. Sur le m. vestu. Damerval. Livre de la Deablerie a : *mincement vestu.* L'opposé est : *vestu sur le gourt.* Monologue du Puits. Coquillart, éd. d'Héricault, II, p. 246.

Morisque i. 1. v. *Entrée.*

Nostre Dame ix. 6. Le cochet du clocher N. D.

Note i. 3. Chanson ou morceau de musique, qui accompagne la danse.

Robertet : Danse d'Amours, Fortune et Mort :

Vivons hault et bas
A fuir telz notes
Car à telz esbas
Dansent sots et sotes.

Novice xix. 5.

Outre-volant xii. 6.

Paille viii. 2. Plus dru que p.

Paris... v. crotte.

Estudians,
Nostre-Dame.

Pelé xvii. 4. v. *adviser.*

Piot xxvii. 5. v. *michaut.*

Piquer barre x. 3. v. *barre.*

Poire xxvii. 2. v. *chiot.*

Rage xix. 5. dire r.; l'expression usitée était *faire rage.* Ch. d'O. II, 50, *conter raige.*

Railleur xxxv. 4. v. *bahouart.*

Relevée xxxii. 6. r. de brebis : apparemment un plat très mêlé.

Rolant xii. 7. à comp. Leroux de Lincy. Chansons historiques du xve siècle.

C'estoit un Rollant tant
[*avoit de vantises.*

Reliques vii. 2. v. *crotte.*

Sac mouillé xxxii. 5. Couvert d'un s. m.; qui a l'intention de se cacher mais n'y réussit pas, c'est-à-dire le fait d'un homme qui s'accuse en s'excusant ou comme Cotgrave dit: to make a

matter the worse by colouring or excusing it.
Semaine XVII. 6. Pour toute la s., à comparer l'emploi de *sepmaine* chez Villon.
Soing XI. 1. En ce penser, en ce s.
Soudain XV. 6.
Suie IV. 4. Comp. le Roman de la Rose.
Li uns est dous et l'autre [*amer*
Plus que n'est suye ne la [*mer*.
Sur s. habis compétens I. 2.
s. paralitiques VII, 4.
s. le mince vestu XV. 4.
courir seure XVII. 3.
Surplus XXIII. 3. Quitter le s.
Tables XXVI. 5. Jeu de t.
Termes IX. 2. Tenir t. de danger, v. *danger*.
Tiquet XXIII. 5. Plus enflé qu'un t. : ver suçant le sang des chiens.
R. Collerye :
Enflez comme tiquetz.
Tordre III. 1. se t., s'égarer.
Tout XII. 6, XVII. 2.
Tricoter I. 6. se t., faire des mouvements rapides avec les jambes.
Velu XXVII. 3. Expression appartenant au *jargon* comme *poilu*.
Vestu XV. 4. Sur le mince v., voir *mince*.

Typographie Edmond Monnoyer.

PETITE BIBLIOTHÈQUE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

Le Père Lacordaire, par le Duc de Broglie. *Paris*, 1888, in-12..... **3 fr. 50**

Lettres de France, de Von Vizine, à sa sœur à Moscou, traduites par une Russe, avec une introduction par le Vicomte Melchior de Vogüé, de l'Académie française. *Paris*, 1888, in-12..... **3 fr. 50**

Très curieuses observations sur la France de Louis XVI consignées dans la correspondance intime du grand poète comique de la Russie.

Le Poète Fortunat, par Ch. Nisard, de l'Institut. *Paris*, 1890, in-12..... **3 fr. 50**

Ce livre, qui fut le dernier travail de M. Ch. Nisard, si connu par tous ses livres d'érudition et de critique, contient en tête une biographie charmante de ce savant si modeste et si bon. Tous ceux qui l'ont connu, et ils sont nombreux, voudront lire cette biographie pleine de détails sur la famille illustre des Nisard qui joua un rôle si considérable dans le monde universitaire. On a ajouté une bibliographie des ouvrages de Ch. Nisard, pleine de détails piquants et que seul un membre de la famille pouvait connaître.

La Journée de Rocroy, par le Duc d'Aumale. *Paris*, 1890, in-12..... **3 fr. 50**

Cet extrait du grand livre de Monseigneur le Duc d'Aumale, sur l'histoire des Princes de la maison de Condé, renferme l'admirable récit de la bataille de Rocroy. Nul ne détaille avec plus de précision que le Duc d'Aumale les diverses phases d'une bataille : en la lisant on croirait lire le récit d'un témoin oculaire.

La Journée de Fontenoy, par le Duc de Broglie. *Paris*, 1890, in-12..... **3 fr. 50**

Le récit de la bataille de Fontenoy du Duc de Broglie peut prendre place à côté de la bataille de Rocroy de S. A. R. le Duc d'Aumale. L'auteur y égale Voltaire dont il s'est inspiré ; rien n'est plus intéressant et plus instructif que la comparaison des deux récits : elle nous montre à un siècle de distance deux grands esprits portant un jugement analogue sur un des plus beaux faits d'armes de notre histoire.

Discours prononcés par Mgr le Comte de Paris, à New-York et à Québec. *Paris*, 1891, in-12..... **1 fr. 50**

De la formation de l'unité française, leçon professée au Collège de France, le 4 décembre 1889, par A. Longnon, membre de l'Institut. *Paris*, 1890, in-12..... **1 fr. 50**

LE MANS. — TYP. EDMOND MONNOYER

PETITE BIBLIOTHÈQUE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

Le Père Lacordaire, par le Duc de Broglie. *Paris*, 1891, in-12..... 3 fr. 50

Lettres de France, de Von Vizine, à sa sœur à Moscou, traduites par une Russe, avec une introduction par le Vicomte Melchior de Vogüé, de l'Académie française. *Paris*, 1891, in-12..... 3 fr. 50

Très curieuses observations sur la France de Louis XVI consignées dans la correspondance intime du grand poète comique de la Russie.

Le Poète Fortunat, par Ch. Nisard, de l'Institut. *Paris*, 1890, in-12..... 3 fr. 50

Ce livre, qui fut le dernier travail de M. Ch. Nisard, se classe parmi ses livres d'érudition et de critique, contient en tête une biographie charmante de ce savant si modeste et si bon. Tous ceux qui l'ont connu, et ils sont nombreux, voudront lire cette biographie pleine de détails sur la famille illustre des Nisard qui joua un rôle si considérable dans le monde universitaire. On y ajoute une bibliographie des ouvrages de Ch. Nisard, pleine de détails piquants et que seul un membre de la famille pouvait connaître.

La Journée de Rocroy, par le Duc d'Aumale. *Paris*, 1890, in-12..... 3 fr. 50

Cet extrait du grand livre de Monseigneur le Duc d'Aumale, sur l'Histoire des Princes de la maison de Condé, renferme l'admirable récit de la bataille de Rocroy. Nul ne détaille avec plus de précision que le Duc d'Aumale les diverses phases d'une bataille : en la lisant on croirait lire le récit d'un témoin oculaire.

La Journée de Fontenoy, par le Duc de Broglie. *Paris*, 1890, in-12..... 3 fr. 50

Le récit de la bataille de Fontenoy du Duc de Broglie peut prendre place à côté de la bataille de Rocroy de S. A. R. le Duc d'Aumale. L'auteur y égale Voltaire dont il s'est inspiré ; rien n'est plus intéressant et plus instructif que la comparaison des deux récits ; elle nous montre à un siècle de distance deux grands esprits portant un jugement analogue sur un des plus beaux faits d'armes de notre histoire.

Discours prononcés par Mgr le Comte de Paris, à New-York et à Québec. *Paris*, 1891, in-12..... 1 fr. 50

De la formation de l'unité française, leçon professée au Collège de France, le 4 décembre 1889, par A. Longnon, membre de l'Institut. *Paris*, 1890, in-12..... 1 fr. 50

LE MANS. — TYP. EDMOND MONNOYER